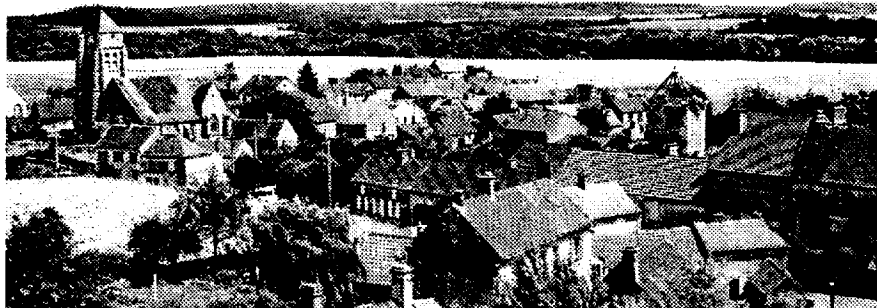


Villages en Autonne, FEIGNEUX ET MORCOURT



2500 ans avant J.-C. Dans la grotte du Larris-Goguet (monument historique), un agencement de pierres plates nous laisse un témoignage de l'architecture funéraire primitive de cette culture dite *Seine-Oise-Marne*. L'homme use encore d'outils de silex mais le métal va apparaître. Si les poteries qu'il fabrique sont grossières, la trépanation d'un crâne montre par ailleurs l'habileté de cet ancêtre.

La période gauloise ne laisse guère de traces sur le terroir, si ce n'est une tombe de guerrier, pour rappeler qu'ici passe également une frontière que se disputent les Sulbanectes (Senlis) et les Suessions (Soissons).

Un peu plus abondants (sites repérés, toponymes), les témoins de l'époque gallo-romaine restituent l'image d'un habitat dispersé sur le territoire. Celui-ci se concentre au Moyen Âge : le village prend forme.

Quelques fermes lui ont probablement donné naissance. Les terres sont fertiles et le nom de Feigneux (fenil = grenier à foin) mentionné avant l'an mil dit son antique vocation. Son implantation dans l'amorce de la vallée montre un compromis entre protection climatique et proximité des champs à exploiter.

La christianisation et la création d'une paroisse, toujours avant l'an mil, vont fixer définitivement le village et inscrire son identité dans le paysage jusqu'à nos jours. La première église s'édifie probablement sur le cimetière païen qui occupait alors une partie inculte du versant nord de la vallée. L'édifice suit désormais intimement l'histoire du village. Ainsi l'agrandit-on considérablement au 13^e siècle pour contenir une population croissante.

Aux 14^e et 15^e siècles, la guerre de Cent Ans ravage tout le Valois. Feigneux, dont les terres sont possédées par les abbayes et n'a pas, de ce fait, de protection castrale, est détruit dès le début des conflits. Dans le village exsangue pour une longue période, l'église est aux trois quarts ruinée ; il faut attendre les années 1450 pour voir une renaissance durable. Le clocher, reconstruit en façade de l'édifice, est conçu tel un donjon comportant des planchers-refuges protégés par des étages armés. Des terrassements escarpent les murs. Un chemin de ronde ceinture l'édifice. Le cimetière lui-même, réduit considérablement en superficie par son resserrement en façade, devient un élément défensif qui jusqu'en 1841 – quand on établit un escalier – n'était accessible que par un chemin en très forte pente.

Au cours de la première moitié du 17^e siècle, les seigneurs du village voisin de Morcourt qui ont acquis la maison de Vaucourtois à Feigneux, financent de nouveaux travaux d'embellissement de l'église. Dans le même temps troublé aussi, l'édifice devient stratégique par le rehaussement du clocher, ainsi transformé en vigie pour surveiller la route de Crépy à Pierrefonds qui passait alors par Feigneux ; des garnisons militaires l'occupent. Son aspect ne changera plus.

À quelque distance, adossée à la *Butte de Montigny*, dépendant de Feigneux, la ferme d'Audrival, totalement disparue aujourd'hui, était une possession importante des religieux de l'abbaye de Lieu-Restauré pour l'exploitation du plateau et la recette des dîmes.

Issu de ces grandes fermes féodales de l'Ancien Régime, le bâti villageois n'a cessé de s'individualiser depuis la Révolution en conservant presque jusqu'à nos jours son caractère agricole. En 1825, la superficie du terroir double avec la suppression de la commune de Morcourt et son rattachement à Feigneux. En 1883, on recense pour les deux villages, une cinquantaine de cultivateurs mais dont les neuf dixièmes possèdent moins de 20 hectares. Les animaux de ferme atteignent 2000 têtes, ceux de basse-cour 2500. En fort déclin, le cheptel ovin regroupe en troupeau commun 1700 bêtes qui pâturent les flancs de la

HISTOIRE. L'alignement des vallées de Feigneux et Bonneuil, qui permet depuis toujours la migration des grands animaux, favorise dans les temps préhistoriques la présence de l'homme campé là pour prélever sa subsistance.

Dans la faille creusant ici le plateau méridional qui borde la vallée de l'Autonne, trois grottes sépulcrales – peut-être quatre – (non visitables), au Larris-Goguet, au Larris-Barré et à l'Ortille, attestent de cette présence vers



Cave de vigneron. 13^e siècle ~

vallée, anciens larris impropres à la culture, y pérennisant une flore diversifiée dont la qualité est aujourd'hui protégée. Les pâturages ont désormais quasiment disparu et les fermes se consacrent principalement aux cultures céréalières et betteravière.

En 1790, on dénombre 78 maisons dans le village, 82 en 1968. Leur nombre augmente ensuite, principalement en comblant les vides d'un tissu bâti très distendu, et le village n'a guère franchi ses limites ancestrales.

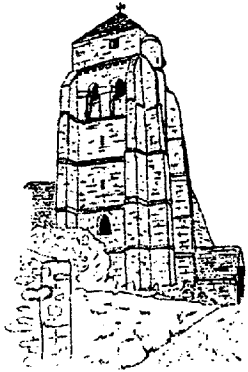
La paille, employée pour les toits depuis la période néolithique, n'a été complètement remplacée par la tuile qu'au début du 20^e siècle, mais les incendies à Feigneux n'eurent pas comme dans d'autres villages, de développements catastrophiques.

Les puits fournissaient l'eau ; une adduction ne sera construite qu'en 1954 (château d'eau). Le lavoir était établi au pied du versant opposé de la vallée, à près de neuf cents mètres du village, où une source l'alimentait d'une eau pure ; cette situation résulte, en 1853, de la transformation d'un abreuvoir pour les animaux en paissance. En 1913, l'électricité réclamée par l'agriculture arrivait au village.



L'ÉGLISE Saint-Martin. Malgré l'ancienneté de sa fondation, il ne faut pas rechercher dans l'édifice des témoins fondamentaux des courants architecturaux successifs, mais le regarder dans son intime adaptation à l'histoire qui lui confère originalité et caractère.

Le portail à motifs en chevrons de style roman révèle la construction la plus ancienne (1090 ?). La partie de façade qui l'entoure détermine une nef simple, ensuite augmentée des bas-côtés au 13^e siècle. De cette dernière époque ne subsistent que le chœur et sa travée centrale où les arcs reposent sur de classiques chapiteaux à crochets, et en partie la chapelle nord. Sur le mur gauche du chœur subsistent les restes d'un entrelacs peint à cette même époque. Toute la partie comprise entre ces éléments et le portail laisse imaginer le vide correspondant aux destructions de la guerre de Cent Ans.



Une accalmie entre les batailles vers 1400 permet un début de restauration sur la chapelle nord, fait rare à cet instant dans le Valois (Vermand, 1996). La reconstruction après les conflits se termina par la chapelle sud, tournée vers le village, richement moulurée dans le style flamboyant, décorée de peintures que l'on perçoit encore sous les badigeons, et pourvue de vitraux (1537). Peut-être faut-il voir dans l'aspect ostensible de cette restauration, une affirmation par l'Église de sa puissance et de son autorité face à l'émergence du protestantisme. Des éléments des vitraux de 1537 (monument historique) furent au 19^e siècle replacés dans la fenêtre centrale de l'abside. Ils ont bénéficié de restaurations, en 1957 et 1988. À l'extérieur, face à l'entrée de l'église, un mausolée contenant l'ensemble statuaire d'une mise au tombeau fut inséré dans le mur du cimetière. Figuré sur un dessin attribué à un bornage de 1506, il fut supprimé, à l'état de ruine, à la fin du 19^e siècle.

De la seconde restauration entreprise au début du 17^e siècle, le bas-côté sud principalement, témoigne des libéralités dues aux Mansan, d'origine béarnaise, seigneurs de Morcourt entre 1605 et 1666. Le banc latéral à dossier (monument historique) comporte dans un cartouche la date « 1636 » et présente le même décor que les fonts baptismaux. Une clé de voûte est gravée « 1630 ». Il faut leur rapprocher deux peintures insérées dans les boiseries (saint Martin ; Mort d'un roi [probablement Charles IX]), les voûtes de la nef « 1641 », celles de la travée du clocher auparavant plafonnée à solives, et la cloche-mère « 1646 ». Dans ce même bas-côté méridional, des armoiries « de gueules à trois javelots d'argent mis en pal la pointe en bas » correspondent à l'inhumation en 1649 du cœur de François Paul de Mansan.

Le clocher constitue la partie fortifiée majeure de l'édifice. Un graffiti « 1582 », en haut de la tourelle d'accès, prouverait qu'il était achevé à cette date sous sa forme refuge. Deux planchers de défense desservis par l'escalier encadraient deux niveaux intermédiaires constituant peut-être une cache, seulement accessibles par des échelles. Le clocher pouvait en ce temps, se terminer par une flèche en pierre.

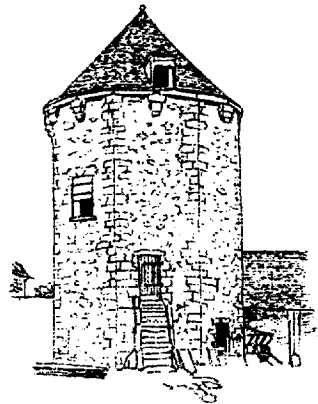
Le murage partiel des fenêtres, la modification de la flèche par l'adjonction d'une chambre de guet dans la première moitié du 17^e siècle, placent le clocher dans une configuration militaire. Les meurtrières sont orientées sur les croisements des chemins. Dans un voûtain de la première travée de la nef, une pierre marquée « 1641 » semble désolidarisée des autres ; elle est en réalité amovible, et son retrait découvre un *assommoir* juste au-dessus de l'entrée.

Les bancs du chœur sont les plus anciens. Ceux de la nef furent posés dès 1776 (graffito « 1778 » sur un appui), lorsqu'on a cessé d'inhumer dans les églises. Devant ces bancs, sur l'une des pierres tombales des notables fénilois, un révolutionnaire de 1793 n'a épargné que trois mots, en martelant le texte évocateur de la société réprouvée : « Cy ... le corps ».

Le petit cimetière, désaffecté depuis 1913, évoque les premiers cimetières modernes, au 19^e siècle, lorsqu'on a enterré les morts en ligne et individualisé les tombes par des monuments. Auparavant, de 1668 à 1843, ce même espace alors communautaire avait reçu plus de 1600 inhumations.

LES constructions du village, dont les caractères culturels trop simples ou trop discrets ont été rarement conservés dans les restaurations modernes, utilisaient les matériaux locaux : pierre de taille provenant des carrières ouvertes dans la vallée jusqu'aux années 1900, et moellons durs ramassés dans les champs, maçonnés à la terre argileuse, jointoyés au mortier de chaux grasse sur les habitations. Le savoir-faire des artisans apparaît dans les corniches, (galbées pour les plus anciennes), dans les appareillages de pierre des pilastres de portail et dans les souches de cheminées parfois datées et signées, et où une brique peu cuite est, plus rarement, alliée à la pierre.

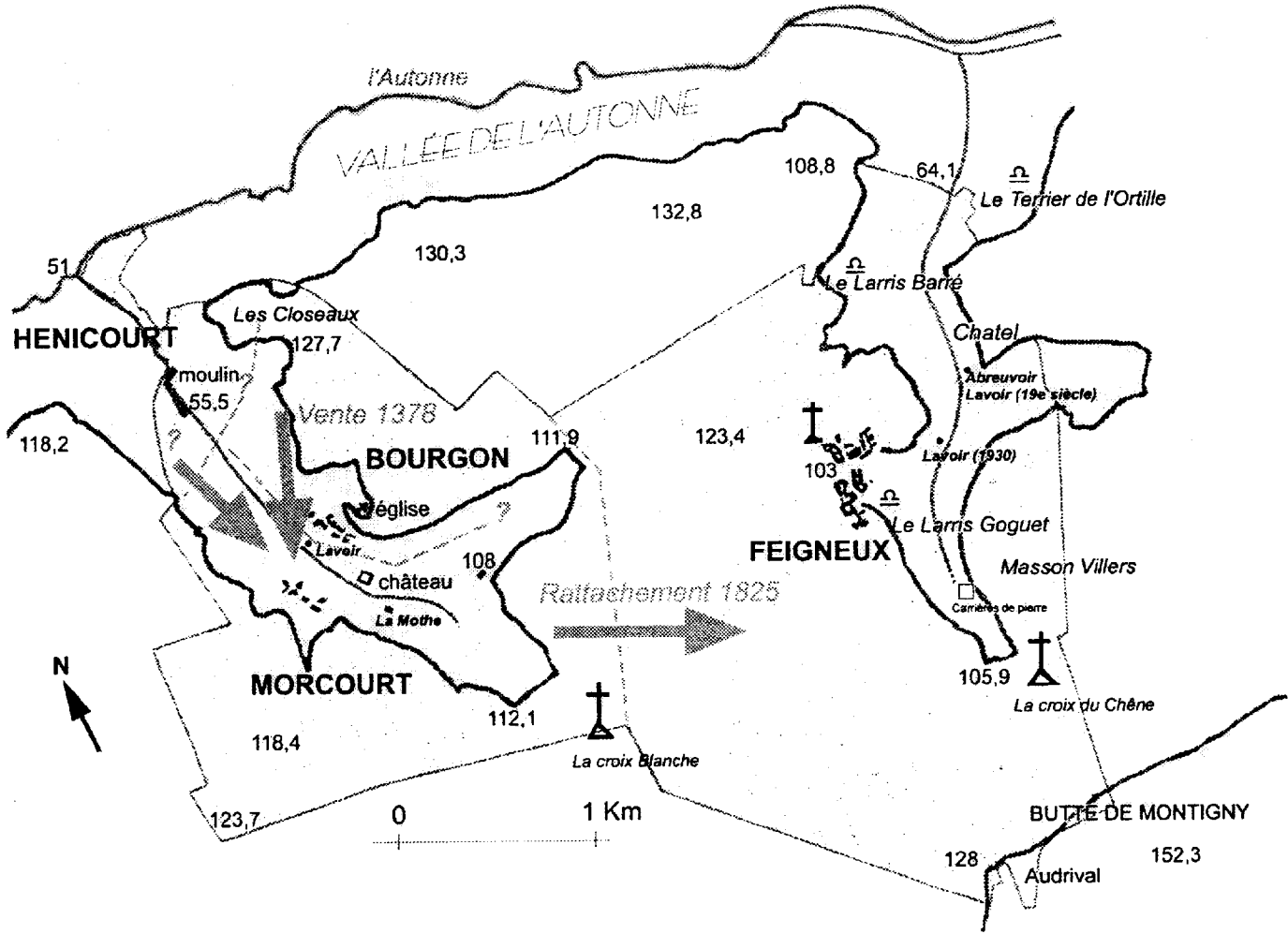
Au centre du village, on remarque encore de beaux porches de fermes, ainsi que les murs d'un colombier qui constituait, avant d'être inemployé, un bel exemple d'architecture rurale. Il est issu d'une ancienne ferme abbatiale. Au milieu de la cour est creusée une grande cave viticole du 16^e siècle (non visitable), témoin des vignobles qui occupèrent les coteaux de la région. Des bâtiments possèdent encore leurs fenêtres à meneaux ou leurs tableaux ouvragés. Les murs de l'une des constructions peuvent être datés du 14^e siècle.



SUR un versant oriental de la vallée, le larris du coteau de Châtel se distingue dans le milieu naturel pour sa flore et sa faune. Il fait l'objet d'une action de sauvegarde sous la direction du Conservatoire des espaces naturels de Picardie.



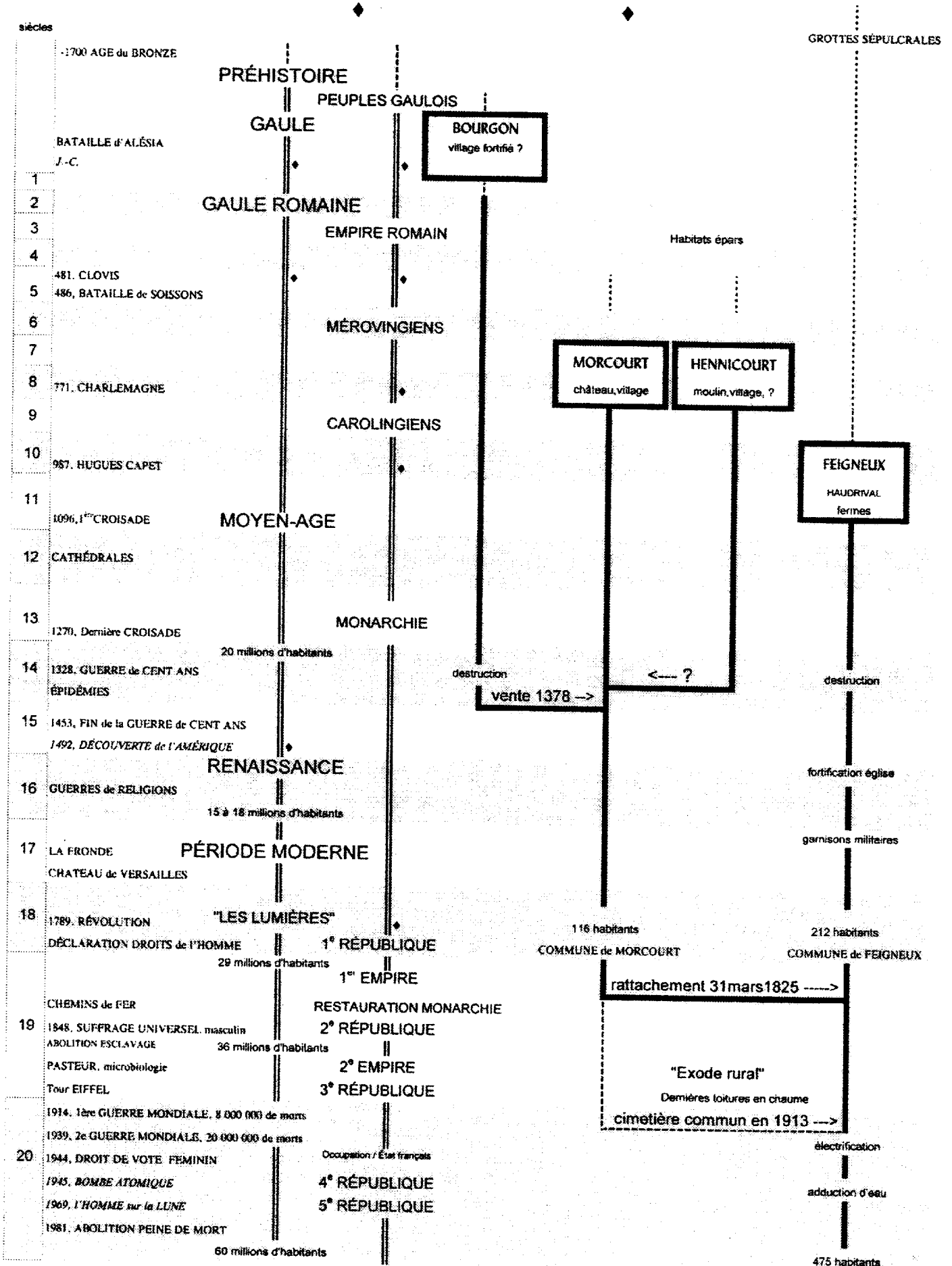
Formation géographique



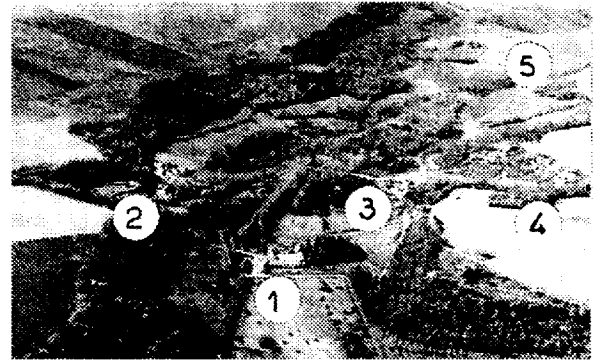
Chronologie historique

CHRONOLOGIE GÉNÉRALE

FORMATION DE FEIGNEUX



Le hameau de Morcourt



Le vallon de Bégen 1 : château 2 : Morcourt 3 : Bourgon
4 : église 5 : moulin (Hennicourt)

HISTOIRE. Caché dans l'étroit vallon de Bégen, affluent de la rivière Autonne, le hameau de Morcourt contient les vestiges d'un château, d'une église et d'un moulin. Ces trois éléments qu'on pourrait croire issus d'une même seigneurie féodale sont en fait bien éloignés entre eux et correspondent chacun à un village.

Le plus ancien aurait été Bourgon, village gaulois fortifié, défendant la frontière disputée entre Sulbanectes et Suessions (Roblin, 1965). Mais la vie du village supposé sur le premier millénaire et sa fixation topographique précise sont inconnues. La réalité de Bourgon est attestée par des écrits en 1265 et 1362. Il semble que peu après cette dernière date, l'une des premières chevauchées de la guerre de Cent Ans le fasse disparaître, ne laissant qu'une église en ruines au bord du plateau. Ce territoire, apparemment sans vie, est racheté en 1375 par le seigneur de Morcourt dont le château tout proche, au fond du vallon, est accompagné de quelques chaumières.

L'étymologie du nom Morcourt pourrait situer son origine vers l'an 800, mais c'est en 1030, par sa séparation du comté de Nanteuil, que la seigneurie apparaît suzeraine, avec tous les degrés de justice. Elle sera détentrice d'une douzaine de fiefs allant des environs de Crépy, jusqu'au delà de la rivière Marne.

Comme Bourgon mais à l'autre extrémité du territoire, Hennicourt pourrait avoir disparu pendant la guerre de Cent Ans. En 1576, le seigneur de Morcourt en réédifie le moulin à l'endroit « où était anciennement un moulin à bled », révélant ainsi l'antériorité de l'habitat. Les bâtiments furent à nouveau reconstruits en 1798.

Le village de Morcourt souffre de la guerre de Cent Ans mais reste debout. En 1450, un agent royal, reçu au château, recense 14 ménages en état de payer la taille.

La fin de cette période marque aussi le changement des hommes : les Grouches, venus du nord Amiénois, reprennent plusieurs seigneuries du Valois dont celle de Morcourt. Ils relèvent les ruines de l'église de Bourgon, laquelle reçoit la dédicace à Notre-Dame en 1516. Nicolas de Grouches, dont le règne exceptionnel va durer 60 ans de 1522 à 1582, porte la construction à son apogée en doublant la hauteur du clocher. Le village par contre, ne semble pas se rétablir près de l'édifice, mais subsister un peu plus bas dans le vallon. Un chemin relie alors les habitations à l'église. Il traverse la terre de la seigneurie, mais un calvaire dressé à mi-parcours, et dont demeurent encore aujourd'hui au milieu d'un champ, immuables, les lourdes pierres du socle, est là pour assurer du libre passage. En 1778, les occupants du groupe oriental d'habitations déclarent tous habiter Bourgon dont le nom tombe cependant en désuétude.

En 1605, la seigneurie en difficulté est rachetée par un noble originaire de Bigorre, Paul d'Antist de Mansan. On lui donne le titre de "Gouverneur de l'Enfant de France", étant capitaine de la compagnie de gardes-françaises affectée au dauphin d'Henri IV, futur Louis XIII. Il embellit le château de Morcourt et rayonne sur les villages des alentours dans lesquels la seigneurie possède des fiefs : importante restauration de l'église de Feigneux, parrainage des cloches de Béthancourt. Son fils François Paul poursuit son œuvre à Feigneux. À la mort de ce dernier en 1649, sa dépouille est partagée : l'église de Morcourt reçoit son corps, celle de Feigneux son cœur. En 1664, le petit-fils, François Paul, offre la cloche de Gilocourt.

À la mort du dernier des Mansan, la seigneurie revient à leurs cousins Durand de Villegagnon qui, possédant d'importantes seigneuries dans la Brie, habiteront peu le château et le loueront à ferme. Dans le siècle suivant, la succession des occupants, jamais les mêmes, amorcera le déclin des bâtiments. De par son isolement, l'église pose également des problèmes d'entretien et de surveillance. Elle est même parfois (1712) la cible d'un vandalisme antireligieux.

Le dernier des Villegagnon meurt en 1759. Son épouse Jeanne Marguerite Batailhe Francès (née roturière d'après sa fille) est l'ultime seigneur de Morcourt avant la Révolution. Son remariage, entre temps, avec Thomas Walpole, d'une illustre famille anglaise, lui vaut d'être accusée, à tort, comme femme d'émigré et d'être internée. L'intervention de sa fille adoptive soulignant qu'elle-même est l'épouse du célèbre sculpteur Houdon, l'aidera à retrouver liberté et biens. Elle meurt en 1821. La ferme-château passe ensuite, disputée, entre différentes mains avant de devenir ces dernières années une simple résidence (non visitable). Deux incendies en 1900 et en 1945 auront encore dégradé son ancien caractère.

Il existe un pressoir à Morcourt en 1633 et nombre d'habitants, en 1719, se disent vigneron, attestant d'une viticulture cependant en fort déclin. On pratique l'engraissement des porcs. Le village évolue peu au cours de l'histoire. Il compte 26 maisons en 1778, soit une centaine d'habitants.

En 1825, la commune créée lors de la Révolution est rattachée à Feigneux. L'église, désaffectée, se trouve pratiquement abandonnée. Dépouillée de ses tuiles (les villages sont encore couverts de chaume) et de sa charpente utilisée en 1811 à la réparation de l'église de Feigneux endommagée par une tempête, elle est promise à la ruine. Vendue en 1909 au prix de la pierre, elle est consolidée et subit un début de restauration assez frustré et sans lendemain. Seul le cimetière pourra encore être ponctuellement utilisé jusqu'en 1913.



UN incendie au début du 20^e siècle a pratiquement fait disparaître de l'ancienne ferme de Morcourt, ce qui subsistait visiblement du château qui la précéda. On trouve encore cependant des fenêtres à meneaux bien ordonnancées sur la façade nord, et des meurtrières en partie basse de ce même mur. Le bâtiment quadrangulaire de l'entrée montre aussi une frise de petites arcatures, et le guichet latéral ouvre sur le fond hexagonal d'une tourelle.

La position en fond de vallée d'une maison-forte peut surprendre, mais le lieudit *Les Îles* suggère assez son érection sur un terrain ferme, protégé naturellement par le marais. Un fossé périphérique franchissable par deux ponts-levis (description de 1605) renforçait cette protection.

La porte arrière du château desservait une cave foncée horizontalement au bout d'un long couloir dans le coteau, la proximité de la nappe d'eau empêchant tout creusement dans le sol. Cette cave est conçue en glacière horizontale comprenant des cavités latérales remplies, l'hiver, de glace dont la fonte lente absorbait ensuite les calories de la cave principale. Cette disposition rare se retrouve d'une façon presque identique, à l'abbaye de Lieu-Restauré distante de huit kilomètres.

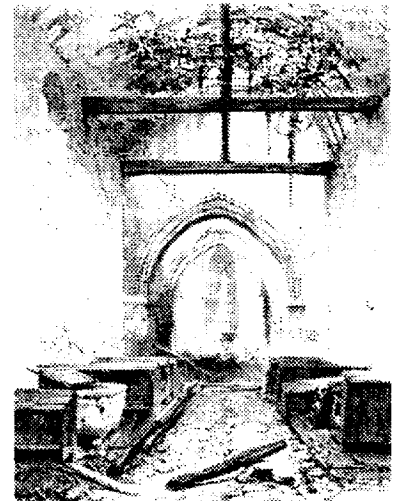
Un colombier se dressait à l'extérieur, à peu de distance de la ferme de la Mothe, contemporaine du château et complètement disparue.



L'ÉGLISE Notre-Dame, isolée et en ruines au bord du plateau (inscrite à l'Inventaire des monuments historiques), fait suite en 1516 à celle dédiée à St Étienne détruite à la fin du 14^e siècle.

Elle semble, au 11^e siècle, n'être qu'une assez petite construction, agrandie plusieurs fois au cours du 13^e siècle. Ces extensions ne portent pas sur la nef comme on le voit généralement à cette époque, mais consistent en quatre chapelles qui finalement enserrant le chevet carré de l'édifice existant. L'une d'elles supporte au sud-ouest, un clocher de faible hauteur.

Les destructions de la guerre de Cent Ans portent sur la nef et sur les chapelles nord (côté du village ?), mais les décennies d'abandon qui suivent sont autant préjudiciables à l'ensemble de la construction. Lors de la restauration de la fin du 15^e siècle, l'édifice s'augmente d'une abside polygonale lui redonnant un plan cruciforme. La chapelle nord-ouest n'est pas reconstruite. La partie supérieure du clocher rehaussant l'ancien au début du 16^e siècle, est percée de baies arrondies en plein cintre mais fortement moulurées. Le clocher se termine par un toit en bâtière. Financées ensuite par les Mansan qui semblent avoir voulu conserver à la construction et à son site leur caractère bucolique, des boiseries habillent le chœur au début du 17^e siècle. La nef ne reçut jamais de voûtes.

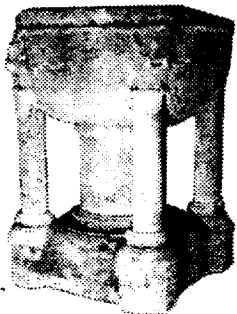


Gravure de l'époque romantique,
— vers 1850

Les fonts baptismaux (13^e siècle), les boiseries ainsi que la pierre sépulcrale d'un écuyer (1653) et la dernière cloche « 1753 », provenant de l'église de Morcourt sont visibles au château fort de Vez, dans la vallée de l'Autonne.

Du fait de leur isolement et de leur mise en valeur par l'environnement boisé, les vestiges de l'église apparaissent aujourd'hui pour le visiteur d'une grandeur insolite, d'où le lieudit moderne, « La Cathédrale », qui n'a pas de référence ancienne.

Dans la même période de reconstruction, l'église d'un village ayant au Moyen Âge la protection d'un château (Morcourt), diffère de celles des villages voisins dépourvus de cette protection (Feigneux, Bémont) : l'une est abondamment percée de fenêtres, les autres comportent un clocher refuge, massif, en grande partie aveugle, et une tourelle d'escalier équipée de meurtrières défensives.



Fonts baptismaux (13^e s.)
— château de Vez



LES maisons du village sont demeurées en deux groupes, reflet d'identités longtemps conservées. Leur écart d'altitude les différencie. Les constructions de Bourgon possédaient des caves, celles de Morcourt non ; vigneron à Bourgon, cultivateur à Morcourt ? Le ru séparait les terroirs qui avaient chacun leur point d'eau, la Fontaine-Morcourt d'un côté, la Fontaine-Bourgon de l'autre. Les faibles étendues de terrain propre à bâtir favorisaient leur isolement : Morcourt et ses îles à l'ouest, Bourgon accroché au flanc du coteau à l'est. Ainsi Morcourt, même réuni à Bourgon, n'aura jamais eu l'importance qu'on lui a parfois prêtée. Un toponyme évoque la présence ancienne d'un four à chaux, probablement lié à la construction de la maison-forte.

Retardés par la guerre, les travaux d'électrification n'eurent lieu qu'en 1947, sur l'insistance des habitants.

L'encaissement du vallon et son boisement — une garenne séculaire — lui confèrent son caractère naturel, mais on a beaucoup peiné pour y faire des routes : « Morcourt n'a d'accès de nulle part » se plaignait un maire dans le cours du 19^e siècle.



Autonne ou Autonne ?

LE nom Autonne ne doit rien à la saison. L'erreur se généralise vers 1843. Dans son Précis du canton de Crépy en Valois publié cette année-là, l'érudit Louis Graves mentionne bien Autonne, mais la carte jointe, « dressée d'après les plans cadastraux », indique Autonne. Presque un siècle plus tôt, la célèbre carte de France levée par Cassini était sans équivoque : Les deux feuilles où la rivière apparaît ne sont pas de la même main ; l'une a simplifié au possible : Autone ; la seconde y ajoute un « h » plus archaïque : Authonne, mais toutes deux se souviennent de la lointaine appellation de la rivière : Altona. L'erreur constituée au 19^e siècle se perpétue, mais c'est bien « Autonne » dont on devrait user. Que signifiait Altona ? À défaut d'histoire, écoutons les chants de la mythologie : dans le *Courier de l'Aisne* de février 1836, un lettré, Antony Poileux, a raconté la légende de la fée Urca ; donnons-lui une sœur, Altona :

Urca et Altona, la légende de l'Ourcq et de l'Autonne,

« Il faut nous reporter au temps merveilleux des génies. Les vallées n'existaient alors pas ; c'étaient des plaines fertiles, dominées par de petits monticules sur le sommet desquels s'élevaient des grès énormes. Les rochers abritaient les bonnes fées, la plaine était peuplée d'habitants vivant de chasse, se réfugiant dans les grottes, honorant les fées.

Sans ambition comme sans inquiétude, ils étaient heureux et ce coin de terre offrait l'image d'un véritable éden.

Enveloppés de toutes parts par l'impénétrable forêt, ces habitants n'avaient aucune communication avec le reste des mortels, et c'est à cette condition que les fées leur accordaient une protection efficace et de tous les instants.

Urca et Altona régnaient en souveraines sur ce lieu de délices ; elles faisaient croître les moissons sans culture, et aimaient à voir les troupeaux à laine fine paissant l'herbe tendre.

Un incident fortuit, une négligence, vint tout à coup changer ce paradis en enfer.

Au pied du monticule où apparaissaient Urca et Altona, éblouissantes et radieuses, coulait mystérieusement une source limpide où chacun allait puiser.

Cette source était couverte d'une grosse pierre qu'une blanche main de jeune fille devait seule soulever chaque soir, et replacer soigneusement ensuite, comme les bonnes fées le recommandaient maintes fois.

Or, un soir, Norah, la jeune fille chargée de la provision d'eau voit, assis sur la pierre, un étranger, un guerrier.

Elle veut fuir, il l'appelle.

La voix de l'inconnu est douce, son visage jeune et beau, son regard tendre ... il tombe aux genoux de Norah, lui raconte ses malheurs et lui demande un asile, un abri.

Norah cache le guerrier, lui porte sa nourriture. Peu à peu, elle éprouve un sentiment indéfinissable, comme une ivresse inconnue, un frisson intérieur ; un charme nouveau lui fait voir, à travers son prisme, la nature sous mille couleurs encore plus riantes ; un feu intérieur la dévore ...

Toute occupée de son amour, Norah, un jour, oublie de replacer la pierre sur la fontaine.

La nuit, un songe pénible, un cauchemar troubla le sommeil de la malheureuse enfant ; elle voulut réparer son oubli — il était trop tard !

Un flot impétueux s'échappait de la source, entraînant tout sur son passage. Les hommes et les troupeaux s'y trouvaient poussés comme par une main invisible.

L'onde furieuse montait, montait toujours ; elle envahit bientôt la plaine entière.

Seul, le monticule apparaissait encore ; Urca et Altona, terribles, au milieu de leur cour de fées, de gnomes et de sylphes, assistaient au cruel châtement. Puis quand tout fut submergé, elles-mêmes disparurent à jamais, emportées sur les ailes de l'aquilon.

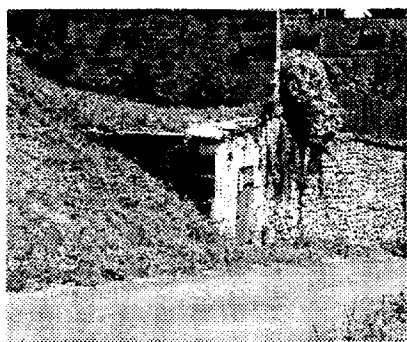
Les eaux en se retirant laissèrent un limon où se forma le cours de rivières auxquelles plus tard, on donna le nom des fées, Urca — on dit l'Ourcq aujourd'hui — et Altona, devenue Autonne.

Le limon fertilisa les plaines et, quelques siècles plus tard, les chênes de la forêt y formèrent de prodigieuses futaies. Des étangs, derniers restes de l'inondation, y réfléchissent les grands arbres.

Le monticule où les fées avaient établi leur demeure a conservé le nom de Château-fée. La fontaine de Norah est devenue la Fontaine du Prince. La pierre enchantée qui couvrait la source fut emportée par le torrent ; on la retrouva un peu plus loin ; elle est tellement énorme qu'on ne sut l'appeler autrement que la Grosse Pierre. »

BO 08

Le patrimoine de pays à Feigneux



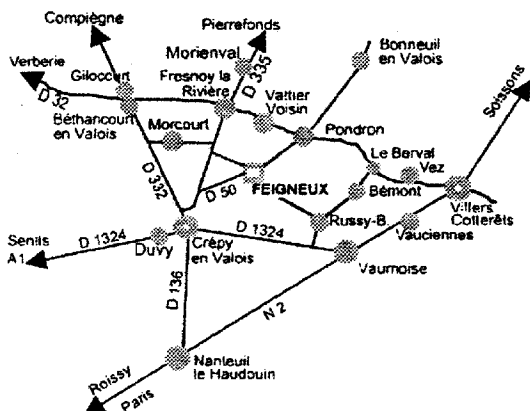
La prison. Témoin de la misère à des moments du 19^e siècle. Édifices oubliés et surprenants aujourd'hui dans la quête d'un village idéal. Présente en 1900, dans 409 communes de l'Oise (plus d'une sur deux), la prison de village est destinée à mettre en sûreté l'errant, le vagabond, le mendiant inconnu, donc suspect. On l'appelle aussi « corps de garde » ou simplement « poste ». Pour les autorités, ce sont des « asiles communaux ». Vers 1846, voyageant sans papiers, Gérard de Nerval témoigne ainsi de son arrestation et de sa mise au cachot à Crépy-en-Valois.

L'abri de la pompe à incendie. Construit en 1853 pour abriter la pompe achetée à grand peine. À la fin du 19^e siècle, la presque totalité des communes de l'Oise se seront dotées des moyens de secours — équipe de pompiers volontaires et pompe — propres à combattre les incendies souvent catastrophiques dans lesquels des villages entiers disparaissaient. Dans le même temps, les autorités interdisent le chaume pour les toits et incitent à son remplacement par la tuile ou l'ardoise. À la construction rustique de l'abri de Feigneux correspond peut-être une pénurie d'artisans gagnés par la région parisienne. La compagnie des pompiers de Feigneux sera dissoute en 1954.



Le marronnier de la rue de Bapaume. Planté en 1896 pour affirmer le caractère public de cette petite place. La mémoire villageoise rapporte qu'une bouteille contenant un message fut déposée dans ses racines lors de la plantation. Sans nul doute scellait-elle le texte de la délibération du Conseil municipal. On débattit à l'époque du nombre d'arbres à planter, en concluant qu'un seul suffirait. Le temps passé, aujourd'hui, démontre la sagesse de la décision.

Sources : Observations de terrain. Ouvrages divers. Archives communales, départementales et nationales. BrF-Gallica



SAUVEGARDE DU PATRIMOINE HISTORIQUE, CULTUREL,
NATUREL ET ESTHÉTIQUE à FEIGNEUX
60800 FEIGNEUX

Association sans but lucratif

Textes, adaptations, illustrations : Daniel Gibert.
Dépôt légal AMI-06-3-000094
dgibert@free.fr